

1
283713



KHARKOV



PK-1941/45
283713



V.N. Karazin Kharkiv National University

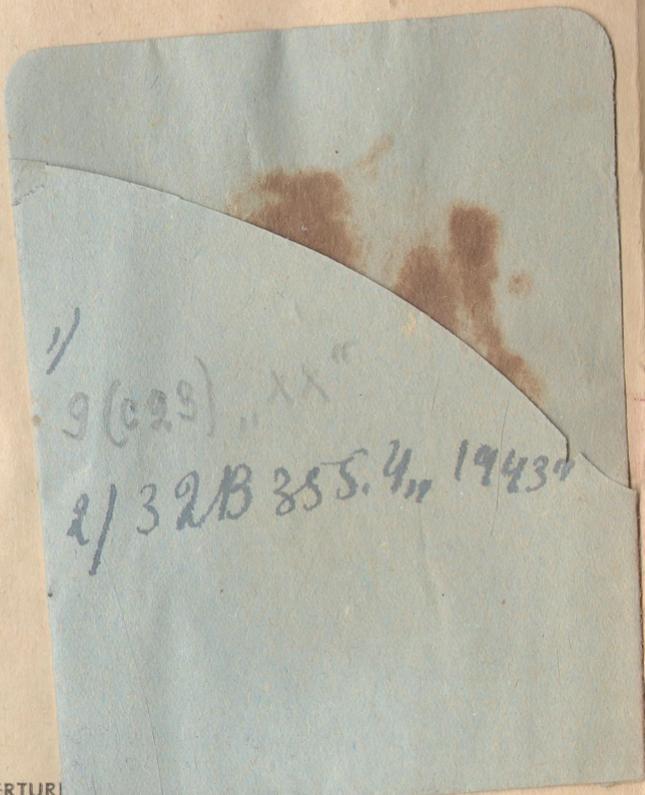


00791367 5

ХАРЬКОВ (сборник материалов и очерков)

На французском языке

Цена 1 руб. 50 коп.



SUR LA COUVERTURE
en haut : les troupes ... à Kharkov
en bas : Moscou salue les vainqueurs

AU REVERS DE LA COUVERTURE
en haut : vue de Kharkov à vol d'oiseau. De la Maison de l'Industrie d'Etat, que les Allemands ont fait sauter, les murs seuls subsistent
en bas : l'Usine de tracteurs de Kharkov, détruite par les Allemands

Kharkov

Проверено
ЦНБ 1939

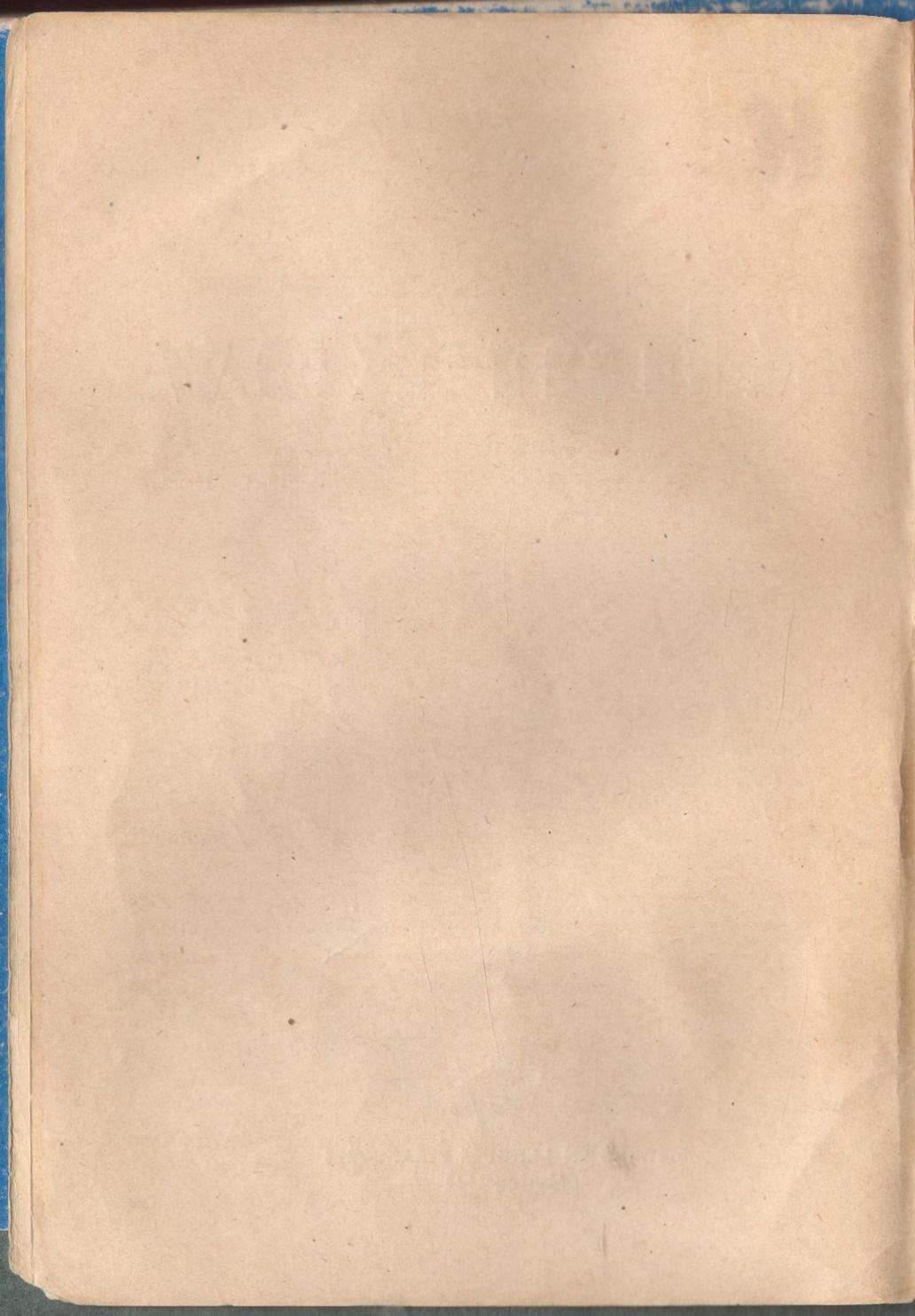
Бібліотека
283713

64
59



ПРОВЕРЕНО
ЦНБ 1945-46

ÉDITIONS EN LANGUES ÉTRANGÈRES
Moscou 1943



ORDRE DU JOUR DU COMMANDANT EN CHEF

Au colonel-général KONEV

Au général d'armée VATOUTINE

Au général d'armée MALINOVSKI

Aujourd'hui, 23 août, à la suite de combats acharnés, les troupes du front de la région des steppes, activement secondées sur les flancs par les troupes des fronts de Voronèje et du sud-ouest, ont brisé la résistance de l'ennemi et pris d'assaut la ville de **KHARKOV**.

La seconde capitale de l'Ukraine, notre cher Kharkov, est donc libérée du joug de la canaille fasciste allemande.

Au cours des combats offensifs livrés pour la ville de Kharkov, nos troupes ont fait preuve de hautes qualités militaires, de vaillance et d'habileté manœuvrière.

Se sont distingués au cours des combats livrés pour la ville de Kharkov : les troupes du major-général **Managarov**, du lieutenant-général **Krioutchenkine**, du lieutenant-général **Choumilov**, du lieutenant-général **Gaguène**, du lieutenant-général de troupes blindées **Rotmistrov**, et les aviateurs du lieutenant-général d'aviation **Goriounov**, ainsi que les unités du 33^e corps de fusiliers de la Garde du major-général **M. I. Kozlov** et du 34^e corps de fusiliers du major-général **Koltchiguine**.

Pour commémorer la libération de Kharkov, la 89^e division de fusiliers de la Garde de Bielgorod, les 252^e, 84^e, 299^e, 116^e, 375^e, 183^e divisions de fusiliers, les 15^e, 28^e et 93^e divisions de

fusiliers de la Garde porteront désormais le nom de « divisions de Kharkov » et s'appelleront respectivement :

- 89^e division de fusiliers de la Garde de Bielgorod-Kharkov;
- 252^e division de fusiliers de Kharkov;
- 84^e division de fusiliers de Kharkov;
- 299^e division de fusiliers de Kharkov;
- 116^e division de fusiliers de Kharkov;
- 375^e division de fusiliers de Kharkov;
- 183^e division de fusiliers de Kharkov;
- 15^e division de fusiliers de la Garde de Kharkov;
- 28^e division de fusiliers de la Garde de Kharkov;
- 93^e division de fusiliers de la Garde de Kharkov.

Pour marquer solennellement la victoire remportée devant Kharkov, aujourd'hui, 23 août, à 21 heures, la capitale de notre pays, Moscou, saluera au nom de la Patrie nos vaillantes troupes qui ont libéré Kharkov, de 20 salves d'artillerie tirées par 224 canons.

Pour leur action exemplaire, je cite à l'ordre du jour toutes les troupes dirigées par vous et qui ont pris part aux opérations pour la délivrance de Kharkov.

Gloire éternelle aux héros tombés pour la liberté et l'indépendance de notre Patrie!

Mort aux envahisseurs allemands!

**Le Commandant en chef,
Maréchal de l'Union soviétique,**

J. STALINE

23 août 1943.

B. POLÉVOÏ
correspondant de guerre
de la **Pravda**

LA BATAILLE POUR KHARKOV

La bataille pour Kharkov, à laquelle les historiens militaires consacreront bien des pages enthousiastes et héroïques, commence au moment où l'Armée rouge réussit à barrer la route aux hordes blindées allemandes qui attaquaient dans le secteur de Bielgorod.

Aujourd'hui que notre offensive sur Kharkov a mis entre nos mains des documents dont les hitlériens gardaient le secret avec un soin jaloux, on voit toute l'importance que le Grand Quartier Général hitlérien accordait à la nouvelle aventure où le maniaque de Berlin a lancé ses troupes au cours de l'été.

En engageant dans les combats de juillet ses meilleures forces et ses meilleurs matériels, Hitler jetait dans le jeu son plus puissant atout.

Cet atout a été battu par l'Armée rouge. L'offensive hitlérienne de cet été a échoué avec fracas.

L'Armée rouge a fait preuve d'une ténacité, d'une vaillance et d'une maîtrise prodigieuses dans ses combats défensifs ; elle a usé, débilité les Allemands ; elle a arraché de haute lutte au commandement fasciste, banqueroutier une fois de plus, l'initiative de l'attaque et est à son tour passée à l'offensive. C'est précisément cette offensive qu'il faut considérer comme le début de la bataille pour Kharkov.

Si dans leurs documents officiels les Allemands appellent Kharkov « la serrure qui ferme nos espaces d'Ukraine » et le « point d'appui central du front sud-est » ils appelaient Bielgorod l'« imprenable bastion septentrional de l'Ukraine ».

— On nous a dit, raconte Adam Winter, sous-officier des troupes blindées fait prisonnier à Bielgorod, que tant que Bielgorod et Kharkov

sont entre nos mains, nous tenons solidement toutes les richesses de l'Ukraine. Les officiers nous ont affirmé qu'ici nos positions sont imprenables, et depuis le début des combats pour Bielgorod le lieutenant Emil Hunziger, commandant notre compagnie, nous a plusieurs fois répété que le Führer nous ordonnait de tenir bon, de conserver coûte que coûte nos positions à Bielgorod, ajoutant que de notre fermeté dépendait le sort de Kharkov et de toutes les terres du sud-est que nous avions conquises au prix de tant de vies allemandes.

Effectivement, les ingénieurs nazis avaient tout fait pour rendre Bielgorod imprenable. Nous avons vu ses fortifications : plusieurs fortes ceintures, des anneaux concentriques couvrant la ville du côté nord, ouvrages puissants, tout modernes, pour lesquels les Allemands n'ont ménagé ni les forces, ni les matériaux, ni les moyens.

Choissant le moment précis où les divisions allemandes avaient épuisé en d'âpres batailles leur inertie offensive et s'étaient essouffées, les unités des fronts de la région des steppes et de Voronège attaquèrent à leur tour. Par une puissante action combinée où tout entraînait en jeu : l'élan et l'énergie de l'infanterie, la vigueur universellement connue de l'artillerie soviétique, l'art de nos aviateurs et la force de percée de nos chars, nos unités culbutèrent les divisions allemandes, rompirent sur plusieurs points à la fois leurs fortifications temporaires et par la brèche ainsi ouverte, s'élancèrent vers Bielgorod, venant du nord.

Cette trouée et l'offensive sur Bielgorod ont mis en relief la hardiesse tactique du commandement et de l'officier soviétiques qui ont su mettre à profit l'expérience prodigieuse de cette guerre. Nos unités tâtaient l'ennemi, l'attaquaient aux points faibles, s'engouffraient dans les brèches ainsi pratiquées, négligeant hardiment les nœuds de résistance entièrement ou à demi bloqués, abordaient de flanc les fortifications allemandes, les attaquaient de derrière, annihilant de la sorte la puissance défensive des lignes que les Allemands avaient mis tant de soin à créer.

Ainsi furent successivement brisées les trois lignes de fortification allemandes qui couvraient Bielgorod ; ainsi fut emportée la zone fortifiée de Bielgorod que les Allemands considéraient comme l'« imprenable bastion septentrional de l'Ukraine » ; ainsi fut gagnée la première manche de la bataille pour Kharkov ; et ainsi nos troupes s'ouvrirent une porte vers l'Ukraine.

* * *

La chute de Bielorod ébranla chez le soldat allemand la conviction qu'il pourrait tenir ; elle mina sa capacité de combat. Voici une lettre trouvée sur le cadavre du sous-officier allemand Otto Richter, adressée à son frère Kurt et qui est des plus caractéristiques à cet égard : « Cher Kurtchen, tu me connais, je n'ai jamais perdu la tête, je n'ai jamais été un paniquard. J'ai toujours eu foi dans nos buts et dans notre victoire. Mais aujourd'hui je veux te dire adieu. Oui, te dire adieu pour toujours, n'en sois pas étonné. Tout récemment nous avons attaqué. Si tu savais quelle affreuse, quelle horrible offensive. Nos soldats avançaient bravement, mais ces diables de Russes ne voulaient reculer à aucun prix et chaque mètre coûtait la vie à bien des camarades. Mais enfin c'était l'offensive, on se résignait. Mais c'est qu'ensuite ces diables de Russes se sont rués sur nous ! Nous nous sommes mis à reculer ; alors, la danse a commencé. Hier nous avons cédé Bielorod. Nous ne sommes plus que quelques-uns. Kurt, Fred et Hermann ne sont plus. Ludwig a eu la jambe emportée ; nous l'avons perdu sur le champ de bataille. Monsieur le capitaine Ritterhof a été mis en pièces, si bien qu'on n'a pu rassembler ses restes. De notre compagnie il n'y a plus que 18 hommes. Et c'est encore bien : dans la 2^e compagnie ils sont 9 en tout. On voulait dissoudre le régiment, mais on s'est ravisé : on en a fait une compagnie. Seigneur, quand tout cela finira-t-il ? Les soldats ne veulent plus entendre parler victoires. Maintenant tout leur est bien égal. Moi qui cherche à les convaincre, je me rends compte avec horreur que j'ai cessé de croire. Comment venir à bout de ces diables de Russes ! Je sais que je vais être tué, adieu donc ! A quoi bon vivre si la guerre est perdue et l'avenir tout noir ? »

Une fois maîtresses de la zone fortifiée de Bielorod, nos unités passèrent à la deuxième étape de la lutte pour Kharkov. Leur flot irrésistible s'est engouffré dans la porte qu'elles s'étaient ouvertes à Bielorod se portant vers le sud, vers l'Ukraine. Un coin immense fendait la défense allemande s'avancait du nord au sud, dont la pointe était orientée sur Kharkov. Il fallait garder le contact avec l'ennemi en retraite, s'avancer vers Kharkov en livrant d'après combats presque ininterrompus, forcer l'une après l'autre les lignes de défense ennemies et tout cela sans ralentir un seul instant le rythme de l'offensive. Malgré les combats très durs qui coupaient sa marche, notre infanterie avançait avec une rapidité vraiment digne de Souvorov, franchissant en moyenne 12 kilomètres par jour, parfois même 15, tout en manœuvrant sans cesse, en tournant les points d'appui adverses qu'elle détruisait en les attaquant de derrière.

Dans ces combats où tout faisait obstacle à notre avance : le réseau des fortifications, la fréquence des localités, et la nature même du terrain extrêmement propice à la défense mais se prêtant mal à l'attaque — l'étroite collaboration de l'infanterie, de l'artillerie et des chars s'avéra particulièrement féconde. Les artilleurs roulaient à côté de l'infanterie. Ils secondaient le fusilier à tout moment. Quand un nœud de résistance ennemi puissamment fortifié barrait la route, l'artillerie groupée en formations très denses — jusqu'à 200 canons au kilomètre — annihilait par son feu meurtrier non seulement l'extrême bord des lignes allemandes, mais encore leur défense dans toute sa profondeur. Privés de cette défense, n'étant plus appuyés par leurs feux, démoralisés par une attaque d'artillerie aussi puissante, les Allemands commençaient à refluer, abandonnant des quinze, des vingt kilomètres à la fois. Quand pour une raison ou pour une autre il était impossible de concentrer une telle masse d'artillerie, le commandement faisait appel à l'aviation et nos avions d'assaut, nos bombardiers pulvérisaient, littéralement, les fortifications ennemies.

Sur le flanc droit, dans l'axe de marche de nos unités, s'étendaient de vastes et épaisses forêts dont souvent la lisière, excellente ligne de défense naturelle, était en outre puissamment fortifiée par l'adversaire. Nos unités engageaient le combat dans la forêt par petits groupes indépendants qui, s'infiltrant dans le bois, prenaient les Allemands de dos, ouvrant sur eux le feu de leurs mitraillettes, mitrailleuses et mortiers légers dissimulés dans les fourrés.

Puis la défense ennemie brisée et forcée par ces attaques de l'arrière, le gros des forces pénétrait dans le bois et ainsi couvert accomplissait des marches véritablement héroïques, obligé parfois de se frayer passage à travers les broussailles, de porter les munitions, de traîner l'artillerie. Un exemple : la marche accomplie par l'une de nos unités du flanc droit qui, en dix-huit heures, traversa un massif forestier, se concentra inaperçue à la lisière sud et fonça sur les Allemands à l'improviste, les obligeant ainsi à abandonner leurs retranchements.

Ainsi donc nos unités d'avant-garde, après avoir franchi près de 200 kilomètres tout en livrant de durs combats, libéré des milliers de localités, exterminé beaucoup d'Allemands et détruit quantité de matériels de guerre, percèrent jusqu'à la périphérie nord de Kharkov ; la formation que commandait Roudik pénétra dans la ville dont elle occupa les premiers groupes de maisons. Au nord le combat fut porté dans les faubourgs de la ville. Des batailles de rue s'engagèrent, acharnées,



En haut, à gauche : Général d'armée Ivan Konev ; à droite : Général d'armée Nikolai Vatoutine ; en bas : Général d'armée Rodion Malinovski



En avant, pour Kharkov! (en haut)

Char soviétique dans la rue principale de Kharkov (en bas)

qui marquent le début de la troisième période — la plus héroïque et la plus chargée de tension — de la lutte qui allait délivrer la seconde capitale de l'Ukraine soviétique. Alors que nos avant-gardes poursuivaient la lutte à la périphérie de Kharkov, le gros des forces, fidèle à sa tactique toute de mobilité, amorçait un large mouvement enveloppant, enserrant peu à peu la ville dans des tenailles d'acier et menaçant les principales lignes de communication allemandes qui reliaient Kharkov à l'arrière.

Notre artillerie et notre aviation, sur terre et dans les airs, appuyaient l'offensive par une puissante vague de feu. Mais l'ennemi se défendait avec acharnement. Obéissant à un ordre catégorique : tenir la ville coûte que coûte, le commandement allemand continuait à diriger sur Kharkov et sur les lignes de communication qui y conduisent des forces toujours nouvelles, relevant les vieilles unités à mesure qu'elles fondaient en ces combats acharnés. Les Allemands n'épargnaient ni les hommes ni les matériels pour conserver entre leurs mains cette « serrure » grâce à laquelle ils prétendaient interdire l'accès de l'Ukraine soviétique. La lutte se faisait de jour en jour plus violente. Enfin, le 23 août, après des combats acharnés, nos troupes brisèrent la résistance allemande et prirent la ville d'assaut.

* * *

La bataille pour Kharkov, l'une des plus grandes de la guerre pour le salut de la Patrie, a mis en évidence l'art de nos officiers qui, à la tactique poncive des Allemands, ont su opposer une tactique stalinienne de la manœuvre. Dans ces combats, nos troupes ont fait preuve de la vaillance et des qualités militaires les plus hautes.

La bataille pour Kharkov a d'autre part mis en évidence le courage et la maîtrise des soldats soviétiques de toutes armes, leur prodigieux élan offensif dont le sous-officier allemand Otto Richter parlait avec tant d'effroi dans sa lettre.

Dans les combats des dernières semaines, au cours d'attaques et de contre-attaques, le groupe de fusils antichars de Pachkov a mis hors de combat et anéanti 20 chars allemands. Pachkov et son équipe en ont, pour leur compte, endommagé et incendié 12 ; les soldats de la Garde Kornev, Mazour et Fénine, chacun 2. Un record en son genre, mais qui fut largement battu par les artilleurs : la pièce du sergent Frolov mit hors de combat 9 chars fascistes, dont 3 « Tigres ».

Le mitrailleur Ismaïl Kouldjanov était à l'aile de son unité qui attaquait. Il se glissa dans un char lourd endommagé que les Allemands avaient abandonné dans un chemin creux et y installa sa mitrailleuse. Bientôt l'ennemi, cherchant à prendre de flanc notre unité, s'engagea dans ce chemin creux. Kouldjanov le laissa approcher à courte distance, puis ouvrit le feu. Balles et mines furent impuissantes contre l'épais blindage du « Tigre ». Alors trois tanks allemands se portèrent contre Kouldjanov. Conservant tout son sang-froid, il les laissa avancer sans répondre à leur tir ; quand ils se furent arrêtés à proximité, se demandant s'il était toujours en vie, il ouvrit le capot et lança plusieurs grenades antichars. Il mit les trois tanks hors de combat et faucha 117 Allemands avec sa mitrailleuse.

L'élan offensif de nos unités participant à la bataille de Kharkov croissait de jour en jour. Et inversement, le moral des troupes allemandes baissait au fur et à mesure que les événements se déroulaient dans la base d'opérations de Kharkov. Nous avons fait, au cours de l'offensive, des milliers de prisonniers dont la position sociale, le caractère et le tour d'esprit différaient ; mais tous avaient de commun leur lassitude, l'absence de perspective.

Karl Wupperpfennig, caporal de la division S.S. « Adolf Hitler », un grand maigre, déclare, mélancolique :

— Après Orel et Bielgorod, nous avons commencé à comprendre que nous ne pouvions vaincre que par miracle ; mais moi je crois en l'artillerie, dans les chars et les avions, et pas aux miracles. Avec un haussement d'épaules il ajoute : on nous dit que Kharkov est la serrure qui ferme l'entrée de l'Ukraine. Et encore : faites-vous tuer mais que cette serrure reste à nous. Et moi, après l'affaire de Bielgorod, je songe : à supposer que je me fasse tuer et que cette serrure nous reste, les Russes la jetteront bas en même temps que la porte. Suffit ! Je suis content d'être sorti du jeu où, pour nous, tous les numéros sont perdants.

Le capitaine Jorgen Bieler, chef de bataillon d'un régiment de grenadiers motorisé, dit à son tour :

— Nous avons reçu l'ordre formel de tenir coûte que coûte la ville de Kharkov, point d'appui de tout notre front au sud-est. Nous avons là de fortes unités, beaucoup de munitions et de matériels. Mais sur la route venant de Bielgorod, le soldat avait été contaminé par le bacille du doute, et dans ces conditions il était difficile d'attendre de lui qu'il fit preuve d'un esprit combattif vraiment allemand.

Cet élan offensif toujours croissant de nos troupes et le fléchissement politique et moral chez l'adversaire sont un des principaux résultats de la victoire remportée dans la place d'armes de Kharkov, et l'indice éclatant de la vigueur foudroyante du nouveau coup assené à l'armée fasciste.

* * *

Toute la nuit nous avons été témoins d'un spectacle tragique.

Kharkov brûlait. Dans sa rage impuissante, l'Allemand maudit qui sentait l'étreinte de nos troupes se resserrer inexorablement sur sa gorge, a mis le feu à la belle cité, sur plusieurs points à la fois. Elle flambait comme un gigantesque brasier, conviant le monde entier à la vengeance.

La nuit, tandis que les lueurs de l'incendie ensanglantaient le ciel de Kharkov, nos troupes livrèrent l'assaut décisif. Le feu, qui dévorait notre ville, les fruits de notre labeur, exaltait la fougue de nos soldats. L'Allemand résistait avec la rage du désespoir, accueillant nos attaques par un ouragan de feu, mais l'habile manœuvre de nos troupes qui tenaient Kharkov dans des tenailles de fer, minait l'assurance et la volonté de l'ennemi, ébranlait sa résistance, débilait sa défense. Nous attaquions à la fois du nord, de l'est et du sud. L'anneau se resserrait. L'Allemand étouffait à Kharkov ; son agonie commençait. Les divisions laissées dans la ville marchaient à une mort certaine. Malgré les menaces de répression contre les familles en Allemagne, malgré les mitraillettes des S.S. tirant sur quiconque reculait, les Allemands ne purent tenir contre l'héroïque élan de nos troupes, leur résistance fut brisée ; à l'aube ils prenaient la fuite.

Nos bataillons qui, dès la tombée du crépuscule, s'étaient accrochés aux premières maisons de la ville, déferlaient maintenant dans Kharkov, torrent irrésistible qui roulait des faubourgs vers le centre. Ils combattaient avec une énergie farouche, ils vengeaient la cité, et plus ils avançaient par les rues noires de cendres et de fumées, mutilées par les explosions, plus grande était leur ardeur.

Au matin nous sommes partis pour Kharkov. Nous avons laissé derrière nous l'inscription allemande « Charkow », les ruines des maisons de repos, des usines et des agglomérations industrielles. Voici la rue Soumskaïa, artère centrale qui prolonge la chaussée Moscou-Kharkov. Nous sommes dans la ville enveloppée d'une âcre fumée, dans la ville

aux rues désertes encore retentissantes des explosions et des coups de feu ; de temps à autre un bâtiment s'affaisse lourdement en faisant jaillir des nuages de poussière : ce sont les machines infernales qui éclatent, de monstrueuses fougasses que ces misérables battant en retraite ont chargées dans les fondations des maisons.

La rage aveugle du sanglier blessé à mort est moins destructrice. Exaspérés par la honte de leurs défaites, les cannibales fascistes ont infligé à la superbe cité de profondes blessures. Ayant perdu la bataille pour Kharkov, ils se sont vengés sur ses maisons et ses monuments, sur les trésors de sa culture, sur ses habitants. Il est plus facile de faire sauter une maison que de repousser l'assaut de l'héroïque Armée rouge. Nous sommes passés devant les ruines du grandiose édifice qui abritait la bibliothèque Korolenko, une des plus importantes du monde, orgueil de Kharkov et du peuple soviétique tout entier. Les vandales exultaient en voyant brûler les livres, les trésors de l'esprit humain réduits en cendre. Le musée ukrainien Chevtchenko n'existe plus. On a pillé des tableaux de haute valeur, on a détruit les manuscrits et tout ce qu'on ne pouvait emporter. L'ordonnance d'un officier, qui logeait dans l'aile du musée Skovoroda de la culture ukrainienne, essayait la vaisselle avec des spécimens de broderie ukrainienne datant de plusieurs siècles, et il s'était taillé des chaussettes russes dans de vieux rideaux d'un travail antique, dont il avait également cousu des housses pour les valises des officiers. Ces vandales se taillaient des torches avec des sabres faisant partie de collections uniques. Et pour chauffer leurs corps pouilleux, ils brûlaient des inscriptions, des vêtements et des meubles anciens.

Comment dire tout ce que les Allemands ont fait à Kharkov ? La simple énumération de leurs crimes remplirait dans les journaux des centaines de colonnes. Le plus hideux, c'est qu'ils les avaient prémédités et qu'ils les ont perpétrés en toute conscience, selon un plan arrêté par le commandement. Les sauvages qui ont dévasté Kharkov lorsqu'ils battaient en retraite, agissaient avec ponctualité, avec un soin méticuleux.

J'ai quitté la ville avant midi afin de pouvoir câbler ces lignes. Je n'ai pas visité tous ses quartiers, mais ce que j'ai vu suffit pour que je garde gravée à jamais dans mon cœur l'image du Kharkov d'aujourd'hui.

Colonel V. KOSTYLEV

LA LIQUIDATION DE LA BASE D'OPÉRATIONS ALLEMANDE DE BIELGOROD-KHARKOV

En mars dernier, les Allemands occupèrent pour la seconde fois Kharkov et Bielgorod. Profitant de l'absence d'un deuxième front en Europe pour drainer d'Occident des forces considérables de chars, d'infanterie, d'aviation et d'artillerie, ils avaient entrepris une contre-offensive dans la région du bassin du Donetz et de Kharkov. Au prix de pertes énormes, ils réussirent à déboucher en amont du Séverny Donetz. Mais entre temps les attaques de nos troupes avaient réussi à ébranler profondément la capacité offensive du groupement adverse. Les Allemands durent procéder à l'organisation d'ouvrages fortifiés sur la ligne Bielgorod-Soumy, qui forma par la suite la muraille sud du « saillant de Koursk ». Comme l'on sait, ils voyaient dans ce saillant une sorte de « nasse » au fond de laquelle ils espéraient rabattre nos troupes, et prendre ainsi leur revanche de Stalingrad. Oui, c'était là le plan de leur campagne d'été, qui envisageait ensuite un déploiement de l'offensive en direction de Moscou.

Comme toute la base d'opérations de Bielgorod-Kharkov, ces deux villes avaient pour les Allemands une importance opérative et stratégique primordiale. Voyez la carte : la menace saute aux yeux. Maître de ces deux villes, l'ennemi était placé dans des conditions extrêmement favorables pour réaliser des opérations de grand style au sud et dans la zone centrale de notre pays. Un large réseau d'artères routières partant de tous côtés donnait aux grandes masses mécaniques allemandes la liberté de manœuvrer à l'aise. Au rapport de nos services d'informations, l'ennemi avait concentré entre Bielgorod et Kharkov une énorme quantité de matériels et de forces vives, tout un groupement qui se préparait à foncer sur notre défense par le sud, et qui se proposait, par une action concertée avec le groupement d'Orel, d'encercler nos unités bordant le « saillant de Koursk ».

Le 5 juillet, les Allemands déclenchèrent l'offensive en direction d'Oboïane. Rien qu'à leur aile débordante, ils avaient six divisions d'infanterie et de nombreuses forces blindées. Au total, dans la direction de Bielgorod-Koursk, ils avaient jeté dans la lutte dix divisions de chars, une division motorisée et sept divisions d'infanterie. Ils parvinrent, au prix de pertes énormes, à entamer notre défense sur une pro-

fondeur de 15 à 35 kilomètres. Mais vers le 18 juillet — et même avant, sur certains points — les contre-attaques de nos troupes avaient enrayé l'avance ennemie. Au cours de ces combats, les Allemands procédèrent à plusieurs reprises au regroupement de leurs forces. Ils tâtaient notre dispositif, s'efforçaient de le briser en tronçons. Mais les mouvements de nos éléments mobiles paralysaient chaque fois l'action de l'adversaire.

Le 23 juillet de puissantes contre-attaques avaient rejeté l'ennemi débilisé ; après avoir entièrement rétabli la situation, nos troupes réoccupèrent leurs anciennes positions. Une pause stratégique de quelques jours précéda le début de notre percée en direction de Bielgorod. Il fallait en effet déterminer l'axe d'effort principal, étudier avec soin les forces, la défense et le système de feu de l'adversaire, monter un dispositif d'attaque qui assurerait d'emblée le succès de la percée sur toute la profondeur de la défense.

Ce succès fut dû en grande partie au secret gardé sur la concentration des troupes. Jusqu'au début de notre offensive, et malgré ses reconnaissances aériennes incessantes, l'adversaire resta dans l'ignorance des points où étaient concentrées nos principales forces et où la menace mûrissait. La coordination des différentes armes fut supérieurement assurée.

Bornons-nous à l'exemple de la 89^e division de fusiliers de la Garde de Bielgorod-Kharkov et de la 305^e division de fusiliers de Bielgorod. Aux abords de la ville, l'ennemi s'étant aperçu qu'un vide s'était produit entre nos unités, lança dans une contre-attaque 25 chars et un bataillon d'infanterie. La conjoncture ainsi créée menaçait de nous faire perdre l'initiative et apportait un correctif au plan d'ensemble de la lutte. Il allait falloir mettre en action un groupe antichar mobile de réserve. Mais tout s'arrangea : après s'être consultés par T.S.F., les officiers qui commandaient les régiments firent bien vite entrer en action tous leurs moyens de lutte antichars : fusils perforants, lance-grenades et plusieurs mitrailleuses lourdes, pour couper l'infanterie ennemie de ses chars. Quand les tanks allemands furent à deux cents mètres, les destructeurs de chars ouvrirent de feu. Ils mirent 16 tanks hors de combat, et les mitrailleuses exterminèrent presque entièrement l'infanterie allemande. Le groupe antichar mobile de réserve restait intact pour des tâches plus importantes.

Le 5 août nos éléments mobiles avaient élargi la brèche, brisé la ténacité adverse sur la dernière zone de défense et débouché loin à l'ouest de Bielgorod. Après avoir coupé les artères ferroviaire et

routière menant à Kharkov, ils occupèrent plusieurs localités. Bielgorod se trouvait menacé par un mouvement de flanc habilement réalisé par la 89^e division de la Garde et la 305^e division de fusiliers. Ce qui distingua cette attaque, ce fut sa soudaineté. L'ennemi défendait avec une ténacité extrême l'un des faubourgs de la ville où il occupait des positions avantageuses au versant des hauteurs. Attaquer ces positions de front, c'était aller au-devant de pertes superflues. Tandis que l'artillerie harcelait l'adversaire, l'infanterie, se dissimulant dans les buissons, gagnait une dépression sur le flanc. L'attaque fut impétueuse. Notre infanterie fit irruption à la périphérie de la ville, se répandit vers le centre, écrasa la garnison ennemie.

Mouvements tournants, enveloppements, attaques de flanc contre les points d'appui, manœuvres audacieuses à l'arrière de la défense ennemie — toutes ces formes de lutte offensive furent largement mises à contribution par nos troupes contre la base d'opérations Bielgorod-Kharkov, jusqu'à ce qu'elles se furent entièrement assurées de Kharkov. On pourrait dire sans crainte d'exagérer que c'est à une judicieuse tactique manœuvrière que l'on doit avant tout l'écrasement du groupement ennemi de Bielgorod et notre progression ultérieure en direction de Kharkov. Nos formations dirigeaient leur effort non sur le front, mais sur les flancs de l'infanterie et des unités de chars allemandes qui contre-attaquaient. Souvent, nos canons, nos mortiers et nos mitrailleuses en embuscade dans des endroits couverts, frappaient de l'arrière, jusqu'à leur destruction complète, les groupements qui contre-attaquaient.

Un mouvement souple, bien conçu, déjoua plus d'une fois tous les calculs de l'adversaire. Sur un secteur, un groupe de chars ennemis contre-attaqua : les Allemands se proposaient de récupérer une localité qu'ils venaient de perdre et de s'y maintenir un certain temps afin d'évacuer leurs matériels vers l'arrière. Un mouvement hardi, et même risqué, entrepris par le commandement de la N^e formation, mit en échec le projet de l'adversaire. Une seule batterie d'artillerie de destruction antichar fut laissée dans la localité. Les autres se concentrèrent dans le village voisin. Elles devaient se transporter rapidement en rase campagne de façon à ouvrir de derrière le feu sur les chars. Quant à l'infanterie allemande, elle était justiciable des formations de mitrailleuses et de mortiers qui s'étaient choisis des positions sur les flancs du groupe contre-attaquant, et qui, bien entendu, agissaient à son insu. Lorsque les chars et l'infanterie ennemis furent

à proximité de leur objectif, ils essayèrent soudain un feu meurtrier de front, des flancs et de l'arrière. Résultat : l'adversaire abandonna tous ses chars sur le champ de bataille ; son infanterie fut exterminée.

La prise de Bielgorod, principal nœud de résistance, eut une influence décisive sur la marche ultérieure de l'offensive. La manœuvre profonde de nos groupes mobiles en direction du sud-ouest, la prise de Zolotchev et de Bogodoukhov, l'occupation d'un tronçon de la voie ferrée Kharkov-Poltava, tout cela créait pour Kharkov une réelle menace.

Alors commença la seconde étape de la lutte pour la base d'opérations Bielgorod-Kharkov. Elle se distingua par un acharnement extrême de part et d'autre. Les contre-attaques d'importants groupes de chars et d'infanterie adverses se firent plus fréquentes. Les bombardiers ennemis survolaient continuellement l'immense champ de bataille, cherchant à agir sur le dispositif de nos troupes. Ce qui n'était pas pour les surprendre, car des reconnaissances terrestres et aériennes effectuées sans arrêt nous renseignaient en temps utile sur les mouvements des réserves ennemies acheminées vers le lieu des combats. Sachant que des chars et de l'infanterie adverses arrivaient sur tel ou tel secteur, nos chefs prenaient aussitôt les contre-mesures nécessaires.

Il faut encore noter une autre caractéristique des combats livrés pour la base d'opérations Bielgorod-Kharkov : nos troupes s'attachaient à morceler les forces adverses dans la zone de la trouée, et souvent elles y parvenaient. Les lignes de défense avantageuses au point de vue tactique, les localités importantes que l'ennemi s'efforçait de conserver à tout prix étaient au centre des engagements les plus acharnés. C'est là que l'adversaire jetait avant tout ses réserves, dégarnissant ses autres secteurs. Si le combat traînait en longueur, nos troupes orientaient leur effort dans d'autres directions, et leurs attaques visaient d'ordinaire à opérer une percée profonde, dont les effets étaient des plus sensibles. L'ennemi se voyait contraint de prendre des mesures en toute hâte pour conjurer la catastrophe qui le menaçait dans une nouvelle direction. En l'absence de réserves disponibles, les Allemands prélevaient des forces sur un secteur hier encore dangereusement menacé.

Ainsi nos troupes montèrent contre un groupement ennemi dans la zone de la station de Kazatchia Lopagne une opération brillamment conçue et exécutée. Dans leur progression, elles se heurtèrent à d'im-

portants renforts d'infanterie et de chars allemands. Pourtant l'ennemi essayait bientôt un coup très dur, et il perdait la ville de Bogodoukhov ainsi que plusieurs autres localités importantes. Bien entendu, il achemina vers ce secteur des troupes prélevées sur le groupement qui occupait une position plus au nord, ce qui évidemment n'échappa point à nos organes d'investigation. Quand sur le secteur nord du front, les possibilités d'une résistance active de l'adversaire eurent diminué, nos troupes y reportèrent leur axe d'effort, réalisant une avance considérable.

La continuité de l'offensive, voilà ce qui caractérise les combats d'une ampleur formidable qui se sont livrés lors de la liquidation de la base d'opérations Bielgorod-Kharkov. Chaque fois nos formations s'attachèrent à accélérer le mouvement et elles y parvinrent grâce à des attaques combinées dans des directions différentes. Les troupes soviétiques eurent largement recours aux opérations de nuit. De fortes avant-gardes de chars et d'infanterie, appuyées par l'artillerie de destruction antichar et par les mortiers, attaquaient l'adversaire durant la nuit sur des secteurs soigneusement reconnus. Au nord de Kharkov les forêts permettaient à l'attaquant de masquer ses opérations, mais d'autre part, gênaient le déplacement des chars et de l'artillerie auto-chenillée. L'infanterie avait à soutenir tout le poids de la lutte. Opiniâtre et tenace, elle triomphait du terrain accidenté, et parfois procédait seule à la neutralisation des barrages de mines tout en repoussant de nombreuses contre-attaques.

Tandis que des combats acharnés se déroulaient au nord de Kharkov, nos troupes portaient un coup vigoureux à la défense allemande sur le Séverny Donetz. Elles forcèrent la rivière sur plusieurs points à la fois, et surmontant la résistance ennemie s'emparèrent de Stary Saltov, de Pétchénégui et de la ville de Tchougouev. En forçant la ligne du Séverny Donetz, les troupes soviétiques inscrivaient à leur actif une nouvelle victoire. Après deux jours d'offensive, elles s'étaient assurées l'initiative de façon durable, bien que l'adversaire eût fortifié ses positions cinq mois durant. Sur la rive ouest, elles se heurtèrent à de très fortes organisations défensives avec système de feux circulaire, auxquelles succédaient des champs de mines et de nombreux fortins couvrant Kharkov à l'est.

La résistance allemande se fit particulièrement opiniâtre au moment où nos unités se rapprochaient des artères ferroviaire et routière reliant Kharkov à Tchougouev. A tout instant l'infanterie et les chars allemands contre-attaquaient ; l'aviation inquiétait notre dispositif

RENTS...
SERIO...
283713

cherchant à prévenir la perte de ces deux voies de communication si importantes. La nature du terrain, relativement découvert, mit son empreinte sur les opérations des deux parties. A chaque nouvelle zone de barrage, nos unités du génie pratiquaient des passages, l'artillerie neutralisant les postes de tir ennemis qui couvraient les champs de mines. L'ennemi s'appliquait à entraver l'activité de nos détachements de désamorçage par le bombardement aérien. Alors la D.C.A. intervenait et nos chasseurs, surgissant dans le ciel, interceptaient les bombardiers allemands qui se dirigeaient vers leurs objectifs. Quatre jours durant nos troupes qui opéraient sur le Séverny Donetz préparèrent les conditions nécessaires pour des attaques décisives contre le groupement ennemi qui défendait Kharkov.

Pendant, à l'ouest de la ville, nos formations mobiles continuaient avec persévérance à se frayer un passage en avant. Il fallait avant tout empêcher l'ennemi de faire venir des réserves de Poltava. C'est pourquoi, à la suite de combats acharnés, nos groupes mobiles atteignirent la zone du chemin de fer Kharkov-Poltava qu'ils coupèrent sur plusieurs points. Les combats qui s'engagèrent ici se distinguèrent également par leur extraordinaire âpreté. Les forces attaquantes avaient à subir les contre-attaques d'importantes forces blindées. Contre une seule de nos unités, les Allemands lancèrent à la contre-attaque une centaine de chars parmi lesquels se trouvaient des « Tigres ». L'artillerie, qui accompagnait invariablement l'infanterie, contint les engins blindés de l'adversaire. L'aviation d'assaut mandée entre temps et coopérant avec l'artillerie, paralysa définitivement les forces blindées de l'ennemi qui sur ce secteur n'enregistra aucun succès.

Bientôt nos troupes mettant à profit les secteurs boisés pour dérober leur mouvement à l'ennemi abordèrent sur un point, puis sur d'autres, les faubourgs de la ville qui constituaient autour de Kharkov la ligne de défense extérieure. Le gros des moyens de feu des Allemands : canons, mortiers légers, fusils antichars, mitrailleuses, se trouvaient dans des couverts solidement établis.

Devant la densité des feux de la défense, des moyens radicaux s'imposaient. La reconnaissance du terrain montra que les méthodes de trouée auxquelles on avait eu recours lors des combats livrés sur les lignes d'arrêt étaient, ici encore, parfaitement praticables. Le pilonnage préalable, par l'aviation, des positions fortifiées ; la concentration en première ligne de canons de différents calibres pour le tir en pointage direct ; le feu des mortiers lourds et légers, tout

cela donna des résultats positifs. Forcée sur un point, la ligne de défense extérieure commença à céder sur d'autres. Pénétrant par toutes ces fissures, l'infanterie occupa enfin les premières maisons.

Les opérations de l'infanterie attaquante demandaient à être sérieusement appuyées. Il fallut avant tout liquider au plus vite les troupes ennemies sur la ligne de défense extérieure où, bien que coupées en plusieurs tronçons, elles continuaient de résister. Ainsi se trouvèrent libérées de nombreuses unités que le feu de barrage des groupes ennemis paralysait. Notre attaque surprit ces groupes d'Allemands restés sur la ligne de la défense extérieure, car la nuit nous avait permis d'aborder leurs positions sans être aperçus. Il est caractéristique que les Allemands, qui avaient ici un puissant groupe d'artillerie et de mortiers, ne purent en tirer tout le parti possible. L'écrasement de l'ennemi sur la ligne de la défense extérieure eut une répercussion décisive sur le cours des combats engagés en d'autres secteurs sous Kharkov déjà à demi encerclé.

L'étreinte se resserra rapidement pendant les derniers jours de combat, quand nos troupes parvinrent à assener à l'ennemi des coups vigoureux sur les ailes. L'Armée rouge effectua une série d'attaques heureuses dans la région de Lébédine et s'empara de la ville. Nos attaques à l'ouest de Kharkov infligèrent de grosses pertes à l'ennemi. Les unités attaquantes de la N^e formation parvinrent à s'assurer d'une série de puissantes organisations défensives adverses dans la zone de Zmiev et plus près de Kharkov, dans la même direction. Toutes ces attaques eurent pour résultat d'aggraver considérablement la situation du groupement ennemi de Kharkov et de permettre à nos unités, après avoir enlevé aux Allemands de nombreuses positions fortifiées aux abords de la ville et à sa périphérie, de déclencher contre elle l'assaut général.

Les préparatifs de l'assaut s'effectuèrent tandis que la bataille faisait rage. Il est évident que jusqu'à la dernière minute, l'ennemi resta convaincu qu'il pourrait garder Kharkov. Malgré les pertes énormes qu'il essayait sur tous les secteurs du front de Kharkov, il n'en continua pas moins d'y acheminer des réserves qu'il jetait dans la bataille dans de furieuses contre-attaques. La lutte fut particulièrement chaude à l'ouest, au nord-ouest et au sud-est de Kharkov. Sur tous ces secteurs, les Allemands avaient concentré d'importantes forces de chars, d'infanterie et d'aviation. Ce qui leur permit de défendre avec acharnement chaque ligne de défense, chaque position. En

certains points, les contre-attaques se succédaient sans discontinuer. Partout autour de Kharkov la bataille faisait rage.

Nos unités, qui repoussaient avec succès les contre-attaques ennemies et progressaient envers et malgré tout, préparaient l'attaque générale. Déjà une lutte acharnée se déroulait sur certains points de la périphérie de Kharkov. Plusieurs de nos unités, brisant la résistance adverse à la périphérie, pénétrèrent dans la ville et commencèrent à refouler l'ennemi, nettoyant des Allemands une rue après l'autre.

La manière dont l'ennemi avait organisé la défense montre qu'il se préparait aux combats de rues. Les Allemands avaient fortifié tous les édifices de pierre transformés par eux en postes de tir. Il y avait là des canons et des mitrailleuses, des groupes de fusiliers-mitrailleurs et de grenadiers. Chaque rue était minée. Des champs de mines entouraient également les grands édifices. Mais aucun retranchement ne put sauver l'ennemi. Agissant adroitement par petits groupes d'assaut, nos unités pénétraient dans la profondeur de la défense ennemie, bloquaient les points d'appui des Allemands, les détruisaient.

Quand l'assaut fut livré à Kharkov en d'autres directions, l'adversaire opposa également une vigoureuse résistance. Mais la pression de nos troupes l'obligea à se replier, en abandonnant une rue après l'autre. D'heure en heure, nos unités accentuaient leurs efforts, le rythme des attaques se précipitait.

Enfin, l'ennemi qui subissait des pertes énormes fut définitivement délogé de la ville. Les unités de l'Armée rouge occupèrent Kharkov.

Front de Kharkov.

D. ZASLAVSKI

LES SAUVAGES ALLEMANDS

Près de deux ans, les Allemands ont été les maîtres de Kharkov. C'est en automne 1941 que leurs hordes tumultueuses firent irruption dans la seconde capitale de l'Ukraine, un des principaux centres de la culture soviétique, ville de près d'un million d'habitants, avec ses grandes usines, ses instituts de recherches scientifiques, ses nombreuses écoles, ses musées, ses bibliothèques. L'Europe et l'Amérique connaissaient bien Kharkov ; elle était visitée par des ingénieurs, des savants, des

professeurs et des journalistes étrangers. Le monde entier assistait à l'épanouissement de ce centre de la culture ukrainienne que les cinquennats soviétiques avaient métamorphosé. Les plus belles villes d'Europe auraient pu lui envier ses places magnifiques. La vie bouillonnait dans ses rues. Le soir elles étaient inondées de lumière, et l'on voyait étinceler les vitrines de riches magasins.

Oui, pendant deux ans les Allemands ont fait la loi à Kharkov. C'est toute en ruines, sauvagement mutilée, souillée, profanée, que l'Armée rouge a retrouvé la ville quand elle en eût chassé la canaille fasciste. Kharkov, cité bien-aimée, qu'ont fait de toi ces odieux tortionnaires ! En deux ans, ils ont anéanti l'œuvre de dizaines et de centaines d'années, s'acharnant contre la culture soviétique et présoviétique : contre toute culture ! Ils ont saccagé ses sanctuaires ; ils ont détruit tout ce qui donnait au foyer son intimité et sa chaleur. Ils ont abattu, supprimé et souillé, souillé délibérément, avec préméditation, avec calcul.

Les Allemands sont d'une cruauté inhumaine, et ils ne s'en cachent pas. Ils s'en sont même vantés avec cynisme. Ils ont érigé la férocité en vertu allemande traditionnelle, en vertu teutonne. Leurs atrocités sont leurs exploits. Mais ils ont l'impudence d'affirmer qu'ils sont un peuple civilisé. A tous les carrefours d'Europe où ils ont accès, ils osent se proclamer les « porteurs de la Culture ». Ni plus ni moins. Mensonge éhonté, dont le spectacle de Kharkov ruiné, souillé, profané, est la réfutation atroce. Les hitlériens sont des bêtes féroces, des sauvages. Voilà ce que crient les rues de Kharkov ; ce dont les maisons témoignent ; ce que proclament les écoles incendiées, les instituts dévastés, non pas dans l'ardeur du combat, dans la griserie sanglante d'une mêlée implacable, mais dévastés méthodiquement, avec préméditation, mais brûlés de sang-froid un beau jour que ces monstres l'avaient décidé, sans que rien ne les en empêche, sans que rien ne les presse ; dévastés, détruits au nom du vandalisme et de la barbarie !

Il est une condition élémentaire de culture sans laquelle l'existence humaine n'est pas possible, et qui accueille l'homme à sa venue au monde : c'est l'eau. Elle est indispensable à la vie des champs, elle est l'oasis du désert. Que l'eau vienne à manquer dans une grande ville, et bientôt sa population étouffera dans ses ordures. Kharkov ne possède pas de grande rivière ; il lui fallait une forte quantité d'eau, et on la lui avait donnée. Le réseau distributeur se développait parallèlement à l'édification municipale et industrielle. Pouvait-il en être autrement ?

Les Allemands ont laissé Kharkov sans eau ; ils ont détruit toutes les canalisations. Qu'on se représente ce que devait être alors la vie dans une grande cité où malgré l'exode de la population, malgré les assassinats en masse, malgré la déportation massive en Allemagne, vers la servitude, il restait encore des milliers d'hommes. Sciemment, ils ont établi dans la ville le règne de l'ordure. Ils l'ont souillée haineusement. Ils avaient transformé en porcherie les salles de l'Université. Une manière bien à eux d'insulter à la population. Eux-mêmes étaient réduits à vivre dans la saleté. Ces animaux malpropres, pires que des cochons, n'en étaient pas autrement incommodés, et voyant l'habitant traîner des seaux d'eau, ils l'obligeaient à leur en apporter. Ils se passaient fort bien du confort le plus élémentaire, pourtant indispensable dans les grandes villes. La puanteur ne les dérangeait pas. Ces sauvages, fétides, pouilleux et galeux, avaient condamné la ville à l'existence la plus primitive.

Les locataires d'une maison rétablirent eux-mêmes un vieux puits abandonné comme on en voit à la campagne, où on va puiser l'eau avec un seau attaché à une corde. Ce fut un « événement culturel » qui donna lieu à une cérémonie pompeusement relatée dans le *Kharkivianine*, feuille allemande en langue ukrainienne : « A l'inauguration du puits assistaient quelques personnalités officielles, parmi lesquelles on remarquait le bourgmestre du rayon. » Mais ce fut là un cas unique pendant les deux années où les sauvages allemands régnèrent sur Kharkov.

Kharkov était sans eau ; elle était aussi sans lumière. Les Allemands ne voulaient ni ne pouvaient rétablir la station électrique, bien qu'à un moment donné ils aient essayé de le faire. Non pas dans l'intention de donner de la lumière à l'habitant : ces sauvages n'éprouvaient que satisfaction à voir la ville plongée dans les ténèbres. Que Russes et Ukrainiens retournent à la torche ! C'était une politique, sciemment appliquée, de décivilisation, de retour à la barbarie.

Mais les Allemands n'avaient-ils pas eux-mêmes besoin de lumière, et n'était-ce pas une raison suffisante pour rétablir la station électrique ? Eh bien, non ! Ils n'ont pas pu le faire pendant deux ans qu'ils étaient là. Ordonner, assassiner, torturer, à la bonne heure ! Mais ils ne construisaient rien, ne restauraient rien et ne pouvaient rien restaurer. Ils n'étaient pas les maîtres de la ville, ils n'en étaient pas non plus les hôtes. Ils étaient des sauvages dans une cité étrangère, et rien que des sauvages. Ah, parlez-nous encore de ce « peuple civilisé » ! La population restée à Kharkov sait maintenant, pour l'avoir vu de ses

propres yeux, ce qu'est la culture allemande d'aujourd'hui. L'Allemagne s'est assauvagie. L'Allemagne est devenue un repaire de brigands où on sait s'armer, où on sait piller, où on sait sans doute produire tout ce qui est nécessaire à une guerre de brigandage mais où l'on ne peut rien produire pour la culture.

En entrant dans Kharkov les Allemands ont déclaré qu'ils y étaient pour toujours. Ils auraient voulu convaincre la population. Mais en se comportant comme des cochons, en se complaisant dans la saleté, ils ont bien montré qu'ils ne croyaient guère à la durée de leur occupation et ne cherchaient point à créer certaines conditions indispensables pour un séjour prolongé dans la ville, mais qu'ils vivaient comme des sauvages dans un campement, comme une tribu nomade qui s'en ira demain, ne laissant derrière elle que saleté, puanteur et désolation.

En arrivant à Kharkov, ils y trouvèrent les constructions géantes qui avaient abrité les usines. Bien entendu, l'essentiel de l'équipement avait été évacué et la plupart des ouvriers avaient gagné les régions orientales de l'Union soviétique. Pendant deux années, les Allemands n'ont rien entrepris pour rétablir l'industrie. Rétablir l'industrie ukrainienne pour le peuple ukrainien, voilà ce qu'ils ne se sont jamais proposé. Au contraire : se conformant au programme établi par leur gouvernement, ils poursuivaient la transformation de toute l'Ukraine en un pays strictement agraire, et la destruction de tous ses centres industriels.

Ils tentèrent pourtant, mais en vain, de remettre en marche certains ateliers. Des commissions arrivèrent d'Allemagne ; les ingénieurs allemands parcoururent les ateliers vides, flairant, tâtant, mesurant... mais ils ne purent rien. Leur impuissance technique se révéla. Ils ne pouvaient faire venir leur propre équipement. Ils ne pouvaient obliger les ouvriers à travailler, sérieusement pour l'Allemagne. Tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'assurer les petites réparations, de produire les pièces détachées les plus simples, les plus insignifiantes. Et même cela, dans les conditions les plus primitives, les plus barbares. Ceux d'entre nos ouvriers qui n'avaient pu quitter Kharkov à temps se disaient étonnés : les voilà donc, les Allemands « cultivés » !

Inutile de dire que les ingénieurs allemands ne se distinguaient en rien des agents les plus féroces de la Gestapo ; ils se montraient dans les ateliers la trique, le fouet, le revolver à la main ; ils frappaient les ouvriers et les ingénieurs, et tuaient sur place les récalcitrants. Ces bourreaux étaient aussi des barbares, techniquement parlant. Ils ne pou-

vaient rien faire et ne firent rien. Ils n'avaient ni machines, ni instruments. Ni énergie non plus. On eût dit que dans les usines de Kharkov vides et abandonnées, des nomades s'étaient installés qui ne disposaient que des instruments de forge les plus primitifs.

Ainsi, que l'on considère toute la ville ou les moindres manifestations de la vie quotidienne, l'arrivée des Allemands fut une invasion de sauvages. Kharkov disposait d'un réseau largement ramifié de tramways, de trolleybus et d'autobus. Il était indispensable à une ville aussi énorme. Mais sous l'occupation allemande, les transports urbains ne fonctionnèrent pas. En entrant dans la ville, nos troupes virent l'herbe qui poussait dru sur les lignes du tramway. Il était difficile de s'imaginer que rien qu'en deux ans la ville avait pu descendre à un état aussi primitif.

Le tramway ne fonctionnait pas. Et au fond on n'en avait pas besoin : une inaction forcée engourdisait la ville. Les usines étaient mortes, les écoles brûlées, les magasins fermés après avoir été pillés. La population craignait de se montrer dans les rues où, pareilles à des loups, erraient les patrouilles allemandes faisant la chasse à l'homme. Celui-ci eût été plus en sûreté dans la jungle qu'en plein jour sur les places de Kharkov.

Comment vivait-on dans cette ville morte ? On ne vivait pas ! Car ce n'est pas vivre que de végéter aussi effroyablement. On s'efforçait uniquement de ne pas mourir, de tenir malgré tout et quand même jusqu'à l'arrivée de l'Armée rouge. Avec quelle impatience on l'attendait, comme on s'y préparait, en luttant comme on pouvait contre l'Allemand ! Seule cette perspective donnait la force de supporter les souffrances de la faim, les angoisses et les humiliations, et les Allemands le savaient bien ; ceux qu'ils soupçonnaient d'attendre l'Armée rouge étaient pendus.

Comment se nourrissait la population ? Bien entendu c'est une question à laquelle les Allemands ne s'intéressaient pas le moins du monde. Ils n'interdisaient pas aux gens de manger, mais ils faisaient tout pour les laisser sans nourriture. Kharkov était condamné à mourir lentement de faim, de froid, de maladie. Le système de ravitaillement, les magasins d'Etat, l'alimentation publique des enfants, inséparables de la culture soviétique, de la sollicitude soviétique pour l'homme et surtout pour l'enfant — plus rien de tout cela n'existait sous les Allemands et rien, absolument rien pour y suppléer. L'horrible spectacle de ces visages d'enfants soviétiques mourant d'inanition amusait ces sauvages. L'alimentation publique, pour les brutes allemandes, c'était du « bol-

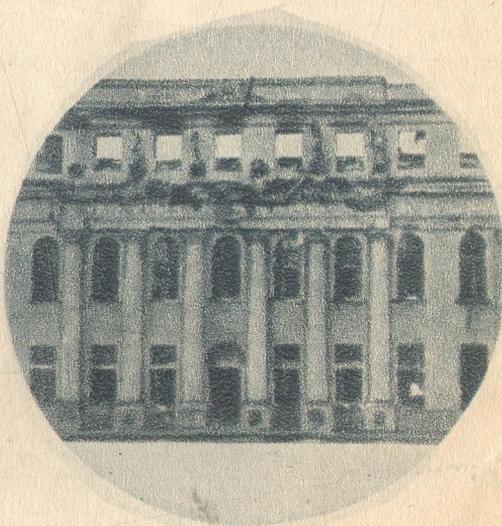


A Kharkov. Les troupes soviétiques sur la place Dzerjinski



La population de Kharkov fait à ses libérateurs un accueil enthousiaste

Officiers de l'Armée rouge devant le monument de Chevchenko (à gauche)



A Kharkov. Le Palais des Pionniers que les Allemands ont détruit

chévisme », une chose inadmissible, incompatible avec le régime allemand.

Par contre, la liberté du commerce privé était proclamée, les marchés étaient ouverts... Autant eût valu proclamer la liberté du commerce au centre du Sahara ! Comment pouvait-il être question de marché dans une ville qu'envahissaient les mauvaises herbes !

L'odieuse feuille allemande *Kharkivianine* du 28 juillet 1943, après avoir chanté les louanges du commerce privé, terminait par cet aveu mélancolique : « Jusqu'à présent le commerce privé n'a pu se développer étant donné l'absence de marchandises. »

Les Allemands ne voulaient ni ne pouvaient rien amener à Kharkov. Ils n'y amenaient donc rien. C'était pitié de voir les marchés si misérables. Deux années durant, la population ne vit aucun produit. L'été il y eut des tomates et des concombres, en quantité insignifiante. Les paysans redoutaient Kharkov, la ville souillée, comme frappée de la peste par la présence des Allemands. Ils n'apportaient rien : ils n'avaient rien à apporter. Les Allemands avaient réduit paysans et citadins à la même condition, les ramenant tous au commun dénominateur de la misère.

En été 1943, les habitants de Kharkov avaient des potagers individuels. Au début, les autorités allemandes n'y firent nul obstacle. La feuille vénale de l'endroit exhortait à veiller sur les cultures, « des éléments criminels arrachant les plants de choux, de tomates et autres légumes ». Après quoi les Allemands firent passer leurs chars dans les potagers ; les récoltes périrent écrasées par les chenilles, sous les rires mauvais, les rires crapuleux de ces barbares.

Il se faisait sur des éventaires un misérable commerce d'allumettes, de craie, de peignes. Les Allemands n'étaient pas à même de remettre en marche les petits ateliers, si nombreux à Kharkov. La population était plongée dans la torpeur, l'accablement, le désespoir. Après deux années de domination allemande, chacun comprenait qu'il était impossible de vivre sous l'envahisseur, que si cette œuvre de destruction de la culture se poursuivait, la mort resterait l'unique, la vraie maîtresse de la ville.

« Espace vital ! » clamaient les Allemands. Ils étaient en quête d'un « espace vital » ! Mais ils créaient un espace de la mort partout où ils avaient mis le pied. Ils se sont montrés les propagateurs de la sauvagerie, de l'abrutissement.

Et cela, non seulement parce qu'ils nourrissent une haine mortelle pour le peuple soviétique ; non seulement parce qu'une folle terreur de

l'Armée rouge, des partisans, des hommes soviétiques les oblige à transformer en une zone de mort tout ce qui les entoure — car ce n'est que lorsqu'ils sont morts que les citoyens soviétiques cessent de leur inspirer de la crainte. Les hitlériens apportent avec eux le retour à l'état sauvage parce qu'ils sont eux-mêmes des sauvages. Ils l'étaient déjà devenus en Allemagne. L'hitlérisme a rongé le mince vernis de culture qui les recouvrait. Il a donné libre cours à leurs instincts les plus féroces, les plus primitifs ; il a supprimé tous les facteurs qui refrénaient la bête en eux. C'est en sauvages que les Allemands marchaient contre notre pays. Et c'est en sauvages que, sous les coups de l'Armée rouge, ils reculent, ils s'en vont aujourd'hui. La culture, dans toutes ses manifestations, leur est étrangère. Ils détruisent les fondements de toute civilisation. Ils sont sales physiquement et moralement. D'eux, l'infection se répand sur toute l'Europe, sur le monde entier.

Il suffit de libérer d'eux une ville, un village pour qu'aussitôt la culture renaisse, parce que les hommes renaissent. Le jour même où les derniers sauvages allemands eurent été chassés de Kharkov après des combats acharnés, les hommes soviétiques, à peine entrés dans la ville, ont entrepris d'y rétablir une vie de culture. On déblaye les rues, on rétablit la conduite d'eau, on enlève les immondices, on recrée des conditions d'existence vraiment humaines là où l'on vivait comme à l'âge des cavernes. Pour la première fois depuis deux ans, les habitants de Kharkov reçoivent du pain, du vrai pain, du bon pain, et non pas un ersatz allemand immangeable, immonde, fait avec de la sciure de bois.

A peine arrivé, on se met énergiquement à l'œuvre. Partout c'est l'animation bruyante des constructeurs. Et de toutes parts les gens arrivent pour donner un coup de main. Ils se mettent au travail avec plaisir, avec amour. A présent, nul ne sait mieux qu'eux ce que c'est que peiner comme un esclave, ce que c'est que travailler en homme libre.

La langue natale, la langue ukrainienne, soviétique, retentit dans les rues où la population est descendue acclamer sa chère Armée rouge. Les ouvriers s'affairent dans les ateliers ; et comme par miracle surgissent on ne sait d'où machines et instruments cachés pendant l'occupation allemande en des retraites ignorées. Et ce que les Allemands n'avaient pu faire à aucun prix, les mains soviétiques l'accomplissent aisément.

La culture revient avec l'Armée rouge, avec les institutions soviétiques. Les Allemands ont porté à la ville des blessures profondes. Mais

l'organisme soviétique est sain. Les habitants de Kharkov redoublent d'efforts pour restaurer leur ville ; elle redeviendra un des joyaux de l'Ukraine et de l'Union soviétique, ville du travail créateur, de la pensée scientifique et d'une riche culture ukrainienne.

Kharkov vit et vivra ! Mais jamais elle n'oubliera ces années terribles où les barbares allemands au rictus sinistre détruisaient tout ce qui était vivant, voulaient faire disparaître de la surface de la terre la ville même, tout ce que les hommes soviétiques avaient créé en songeant au bonheur de leur peuple.

PÉTRO PANTCH

LA SECONDE CAPITALE DE L'UKRAINE

J'ai sous les yeux une photo : parmi la verdure luxuriante d'un des parcs de Kharkov se dresse la statue de bronze de Tarass Chevtchenko. Le fils génial du peuple ukrainien porte la tête haute, la colère est peinte sur son visage, il serre le poing. Au premier plan, un caporal allemand à la trogne obtuse et satisfaite.

En se faisant photographier dans la ville de Kharkov, avec ce monument pour fond, le caporal s'imaginait passer à la postérité dans la pose d'un vainqueur, d'un colonisateur de l'Ukraine. Il ne voyait pas, ce pygmée, lorsqu'il choisissait entre tant de coins d'Europe cet endroit pour poser devant l'objectif de l'histoire, le poing du grand patriote ukrainien prêt à s'abaisser sur lui. Oui, telle l'épée de Damoclès, le poing du peuple soviétique s'est abattu sur la tête de l'envahisseur.

Hier soir la T.S.F. a diffusé l'émouvant ordre du jour de notre chef bien-aimé, le camarade Staline, annonçant que les vaillants combattants de l'Armée rouge avaient pris d'assaut la ville de Kharkov. Les bastions allemands de l'Est tombent l'un après l'autre. L'air de Moscou vibre encore des salves tirées en l'honneur de la libération d'Orel et de Bielgorod, et déjà de nouvelles salves retentissent dans toute l'U.R.S.S., célébrant la délivrance de Kharkov. Que le monde entier sache qu'au-dessus de la seconde capitale de l'Ukraine soviétique se déploie de nouveau le drapeau rouge victorieux. Sous ses plis, les citoyens de Kharkov retrouveront la tranquillité, la joie du travail créateur.

A vous notre ardent salut, frères bien-aimés de Kharkov!

Certes, nous nous réjouissons à chaque nouveau succès de l'Armée rouge. Mais pour nous, fils d'Ukraine, la délivrance de Kharkov est une fête particulièrement joyeuse.

Kharkov a été le berceau de la puissance ukrainienne. C'est là que s'est constitué le Comité exécutif central d'Ukraine qui proclama le pouvoir soviétique en Ukraine. Pendant longtemps cette ville magnifique fut la capitale de ma patrie ensoleillée. Kharkov est un des principaux centres de notre culture nationale. C'est là qu'ont vécu les célèbres écrivains ukrainiens Kvitka Osnovianenko et Artémovski-Goulak, le philologue Potebnia et le grand savant Metchnikov.

Kharkov était un des centres industriels d'Ukraine. Toutes les six minutes un tracteur y naissait ; l'usine de turbo-générateurs produisait les turbines les plus puissantes.

Le Kharkov soviétique était fier de ses rues nettes, de ses nouveaux quartiers, de ses parcs et de ses jardins verdoyants. En vingt ans, il était devenu une des villes les plus avancées que des dizaines de milliers d'écoliers et d'étudiants emplissaient du brouhaha de leurs voix claires. Mais pendant près de vingt mois, Kharkov a vécu sous le joug des tortionnaires allemands. Jamais nous n'oublierons ces jours atroces. Les maisons en ruines, les rues incendiées, les gibets dressés sur les places, et les cadavres, les milliers de cadavres de civils jonchant le pavé... Ni la peste, ni le choléra ne sont comparables aux maux endurés par les Kharkoviens sous la botte allemande.

Kharkov est redevenu soviétique. Les salves solennelles qui ont retenti cette nuit au-dessus de l'U.R.S.S. vous saluent, chers frères ukrainiens, et saluent cette grande victoire, début de la libération de toute l'Ukraine qui sera purgée des envahisseurs fascistes allemands ! Elle le sera d'autant plus vite que l'ouvrier et le paysan ukrainiens — où qu'ils se trouvent : à l'Armée rouge ou dans les usines et les kolkhoz évacués à l'arrière — comprendront mieux que chaque projectile dans la gueule du monstre, que chaque kilo de houille et de fer extrait, chaque boulon ou chaque poud de blé supplémentaire serviront directement à délivrer le reste de l'Ukraine.

L'ennemi a plié. Le poing soviétique s'est abattu sur la tête des tortionnaires hitlériens avec tant de force que, comme des chacals, ils ont cherché leur salut dans la fuite.

Gloire à vous, braves soldats de l'héroïque Armée rouge ! Le sang impur de l'envahisseur allemand a déjà terni l'éclat de vos

baïonnettes. Plus il le ternira et plus proche sera la victoire ! Vos pères et vos mères ont l'espoir, que dis-je, ils ont l'assurance de voir bientôt délivrés de l'esclavage fasciste nos frères et nos sœurs opprimés.

Ukraine ! Dans les rangs de l'Armée rouge, coude à coude avec tous les patriotes du pays socialiste, sous la direction d'un chef génial, le maréchal de l'Union soviétique Staline, tes fils se battent avec abnégation pour hâter l'heure de ta délivrance. De leurs exploits et de leur vaillance ils t'ont tressé, ô Ukraine, une couronne de gloire immortelle.

Pour défendre l'honneur et la liberté de leur pays, ils sont prêts à donner leur vie, et ils l'apportent sur l'autel de la patrie, comme jadis nos ancêtres, les glorieux Zaporogues.

Peuple ukrainien ! Aux jours d'horreur tu as fait un noble serment : « Jamais, jamais l'Ukraine ne sera l'esclave des bourreaux allemands ! » Et ce serment tu l'as tenu jusqu'au bout, en dépit de toutes les épreuves. Maintes fois l'ennemi a tenté de briser ta volonté, de te mettre à genoux ; jamais tu n'as capitulé. « Qui meurt d'une belle mort ne meurt pas, disaient tes fils ; il vivra et sera glorieux à travers les siècles. » L'amour de ta chère Ukraine renforçait ta résistance. Elle compte sur cet amour filial, aujourd'hui encore.

Ta délivrance approche, ô mon peuple ! De ta haine sainte de l'envahisseur allemand, fais des balles, forge des glaives, et que l'ennemi déchaîné ne trouve point de salut sur la terre d'Ukraine !

Glorieux soldats de l'Armée rouge, redoublez de haine, et votre victoire en sera triplée ! Vous apportez à la pointe de vos baïonnettes la liberté et la justice. Souvenez-vous des paroles de Chevtschenko :

Que le sang impur de l'ennemi
Trempe votre volonté !

Le Dniepr est toujours enchaîné ; Kiev, Dniépropétrovsk, Odessa, Lvov et tant de villes magnifiques sont encore captives. C'est de vous qu'elles attendent leur libération !

KHARKOV

Le grand délai approche. Le soleil de la victoire monte dans notre ciel. Nous ne l'avons pas demandée au destin. Nous l'avons conquise. Par notre force et notre courage, par notre abnégation, notre héroïsme, par le travail de nos mains et l'effort de nos esprits.

Te voici donc, Kharkov ! L'ennemi vient d'être chassé. Tes cendres fument encore et tes rues sont désertes. Les rails de tes tramways se sont couverts de rouille. L'herbe pousse entre tes pavés, et l'arroche a tout envahi : les squares, les parterres, les gazons. A l'horizon tout proche, les canons tiennent aux Allemands le seul langage qu'ils puissent comprendre. Et les aigles de l'aviation stalinienne passent fièrement dans ton ciel.

Mon cher Kharkov !

Une femme pousse une voiture à bras où est entassé tout son avoir. Des champs où elle s'était réfugiée, elle revient à sa maison en ruines. Elle s'est arrêtée, regardant notre voiture, elle a ébauché un geste de la main, comme pour un salut qu'elle n'achève pas : les larmes ont jailli de ses yeux comme deux ruisseaux rompant leurs écluses.

Salut, Kharkov ! Voici deux ans que je ne t'ai plus vu. Mais ton image était toujours devant mes yeux, ville d'un million d'habitants, dont un quart d'ouvriers et des milliers d'étudiants, ville intellectuelle, Léninegrad ukrainien.

Salut à vous aussi, ruines de Kharkov ! Qu'il est pénible de décrire ces sombres rangées de murs en briques et en béton dressés sous l'azur du ciel et où s'enchevêtrent effroyablement des rails déformés par le feu, des fragments de planchers et de plafonds, des tuyaux tordus où pendent en grappes les radiateurs du chauffage. La vue de tas de briques eût été moins pénible : ils ne garderaient pas la forme des maisons.

Quinze ans j'ai vécu à Kharkov. Qu'il est douloureux de n'y retrouver que des ruines ! Des débris de verre, des briques, de la ferraille s'amoncelant partout, des barbelés coupant les rues où l'arroche vous monte jusqu'à la ceinture.

Mais il est bien plus douloureux de voir les hommes ! C'est le premier jour de liberté. Le soleil flambe. Où sont les gens ? Et l'agitation, le tohu-bohu de la grande ville auxquels nos yeux s'étaient

habités, et les pas, et la sonnerie des tramways ? Où sont les gens ? Personne ! Et pas de trolleybus ni de tramways ; plus de fils, plus de poteaux, les palissades sont éventrées. Des affiches allemandes de toutes les couleurs mentent avec cynisme, injurient et menacent les Ukrainiens.

Les gens passent sous les affiches, les pieds enflés par la famine, les yeux tirés, éteints par la douleur, le dos courbé, brisé. Nos autos filent à toute allure par la rue Soumskaïa, les trains d'équipage crissent de toutes leurs roues. Sus à l'ennemi, au cannibale allemand ! En avant !

Des milliers d'hommes épuisés par la faim se sont mis dès le premier jour à réparer les ponts que l'ennemi a fait sauter. Tombant de faiblesse, pleurant de joie, ils accomplissent un travail béni. Le pays des Soviets tout entier les aidera. Kharkov ensoleillée, la soviétique, l'industrielle Kharkov, se relèvera de ses ruines. Ne différons pas un instant. A l'œuvre !

Aux Armées, 25 août.



TABLE DES MATIÈRES

ORDRE DU JOUR DU COMMANDANT EN CHEF, 23 AOÛT 1943	3
<i>B. Polévoï.</i>	
LA BATAILLE POUR KHARKOV	5
<i>Colonel V. Kostylev.</i>	
LA LIQUIDATION DE LA BASE D'OPÉRATIONS ALLEMANDE DE BIELGOROD-KHARKOV	13
<i>D. Zaslavski.</i>	
LES SAUVAGES ALLEMANDS	20
<i>P. Panich.</i>	
LA SECONDE CAPITALE DE L'UKRAINE	27
<i>I. Ianovski.</i>	
KHARKOV : : :	30

КОНТРОЛЬНАЯ ПЕЧАТЬ
БИБЛИОТЕКА
№ 283/13

А 3489. Подписано к печати 10/IX 1943 г. Заказ 1344.
Тираж 5600. Формат 84×108^{1/32}. Объем 2 п. л. + 2 вклейки

Типография „Искра революции“, Москва

27